

CHAPITRE 7

Mes rencontres

Le décès du grand reporter François Poncelet m'incite à revenir un peu en arrière dans mes rencontres. Me revoilà en 1975. Nous sommes, mon épouse Annie et moi-même, dans l'attente des deux enfants Vietnamiens que nous désirons adopter.

Le Vietnam est à feu et à sang, les provinces tombent les unes après les autres, les insurgés sont à la porte de Saïgon.

Nous n'avions alors plus aucune nouvelle des enfants, Caroline et Philippe. Nous ne pouvions plus entrer en rapport avec sœur Sylvie, membre de la congrégation des Sœurs de la Providence à Saïgon. Elle était chargée du regroupement des enfants en adoption dans le sein de l'orphelinat qu'elle dirigeait. Nous savions que, dans sa camionnette Citroën 2CV, elle ramenait les uns après les autres les enfants de toutes les Provinces vers le bâtiment des Sœurs de la Providence dans la capitale vietnamienne.

Les enfants étaient allongés à même le sol de son véhicule avec comme seule protection une couverture rapiécée de toute part. Lors de chaque périple, Sœur Sylvie prenait des risques importants au péril de sa vie. Plus tard, nous avons appris le nombre incalculable de navettes qu'elle a effectué alors que les combats étaient des plus violents.

Nos enfants étaient au cœur de la guerre.

Dès lors que faire ?

Je travaillais chez Bosteels, l'agence en douanes située à Halluin. Gérard Desmedt, frère de Albert Desmedt, qui fut maire de notre ville de dans les années 1980, était adjoint au maire de Bousbecque. Le maire était M. Dalle. Son fils Bruno Dalle était directeur d'Europe 1 à Paris. Le grand reporter d'Europe 1 au Vietnam était François

Poncelet. Nous avons appelé Bruno Dalle et nous l'avons eu en ligne. Nous lui avons soulevé nos préoccupations.

Sa réponse fut claire. « *D'accord. Je demande à François Poncelet d'aller se renseigner sur site à l'orphelinat de la Providence à Saïgon...mais dans la mesure où ce n'est pas au péril de sa vie* ». Ce qui était bien évident à nos yeux.

Notre attente fut interminable. Nous n'avons pas dormi beaucoup cette nuit du 30 avril 1975, scrutant sur Europe 1 toutes les informations relatant les combats dans Saïgon qui a cédé durant cette fameuse nuit.

Vers 7 Heures du matin, François Poncelet annonçait la chute de Saïgon qui a été très rapidement appelée Ho Chi Minh Ville.

Que sont devenus les enfants ? Notre inquiétude, notre angoisse nous ont évidemment envahis. Quelle attente ! Bien sûr, nous gambergions. Nos pensées échangées étaient de plus en plus sombres.

Ces enfants étaient déjà les nôtres. Ils étaient déjà nous. Nous les aimions avec un amour d'une telle puissance, tout à fait indescriptible.

J'ai déjà exprimé combien, lorsqu' Annie était enceinte, nous avons attendu notre enfant avec amour comme tous les parents du monde, enfant que nous avons perdu. Or, en ces mois de printemps, nous vivions autre chose, dans la douleur et dans l'attente. Cette expérience nous a apporté énormément et nous a fait comprendre dans la douleur et l'inquiétude combien les liens du cœur outrepassent tout le reste.

Notre amour pour ces enfants était terriblement ancré en nous.

Le soir même, nous apprenions par Madame Anzieux, une responsable des amis des enfants du Vietnam, que Caroline était arrivée à Los Angeles et que Philippe se trouvait à Seattle.

Quelle belle annonce ! Notre bonheur nous submergeait. Mais....

Nous apprenions alors que Caroline de Los Angeles était transférée vers le Mount Sion Hospital de San Francisco. Elle était tellement déshydratée qu'il fallait absolument lui prodiguer des soins médicaux d'urgence. C'est Madame Benais, de l'ambassade de France, qui nous donnait régulièrement des nouvelles chaque jour.

Caroline est arrivée chez nous le 4 juillet soit deux mois et demi après.

La déshydratation sévère provenait des dix heures d'attente en plein soleil à l'aéroport de TanSonhut.

Le décollage n'a pu avoir lieu qu'au moment où un pilote a accepté de partir sous les bombes. Ce pilote était français.

Entre temps des dizaines d'enfants étaient morts déshydratés. Caroline a été sauvée.

Nous savons que Caroline avait déjà été sauvée une première fois lorsqu'elle fut recueillie, quand la maison de sa famille était en feu. On n'a jamais su ce qu'étaient devenus ses parents, ses frères, ses sœurs....

Philippe, lui, a eu nettement plus de chance. Il avait été recueilli, à la demande de Sœur Sylvie dans le palais présidentiel du président Thieu sous la protection de son épouse. Il a donc accompagné la famille présidentielle dans le porte avion arrivé à Seattle, sitôt la chute de Saigon, rapatriée par l'armée Américaine.

Philippe est arrivé le 10 Mai 1975,3 mois avant Caroline, remise sur pieds par les médecins américains

Nous gardons de cette longue attente des souvenirs précis, tellement denses.

Nous ne remercierons jamais assez l'Ambassade de France et particulièrement Madame Benais qui, nous le savons, s'était prise d'une grande affection pour notre fille.

Durant ces longs jours, où nous étions dans l'expectative, nous avons pu nouer des contacts avec des personnalités remarquables, Jean-Philippe Caudron, de La Vie Catholique (hebdomadaire devenu La Vie), avec Jean-François Pons, du journal Le Monde, avec plusieurs grands reporters du Times. C'est d'ailleurs l'un d'eux qui a ramené Caroline de San Francisco, avec « les Amis des enfants du Vietnam » qui sont ensuite devenus « Les amis des enfants du monde ».

Pour manifester notre reconnaissance à leur égard, nous nous sommes engagés à leurs côtés et nous sommes devenus les représentants de l'association sur le Nord-Pas de Calais et la Somme.

Ensuite nous avons adopté Grégory par cette association. Coréen, de la Corée du Sud, il nous est arrivé le 18 décembre 1977, en provenance de l'orphelinat de Pusang, institution de mauvaise réputation. Quand il est arrivé à 18 mois, il ne tenait pas assis, tellement il était faible.

Les docteurs ont craint une mucoviscidose. Nous avons failli le perdre, son état de santé étant tellement perturbé.

Reprendre ces moments de notre vie, c'est l'occasion de nous remémorer, pour Annie et pour moi, des moments intenses de sentiments mêlés, moments essentiels, moments passionnés. C'est notre vie. Plus que jamais nous avons la conviction profonde que rien n'outrepasse les liens du cœur.

Mettre des mots sur ces moments, c'est faire surgir encore et encore beaucoup d'émotions.

Raymond Massal